

---

**Francia. Forschungen zur westeuropäischen Geschichte**  
Herausgegeben vom Deutschen Historischen Institut Paris  
(Institut historique allemand)  
Band 21/2 (1994)

DOI: 10.11588/fr.1994.2.58883

---

Rechtshinweis

Bitte beachten Sie, dass das Digitalisat urheberrechtlich geschützt ist. Erlaubt ist aber das Lesen, das Ausdrucken des Textes, das Herunterladen, das Speichern der Daten auf einem eigenen Datenträger soweit die vorgenannten Handlungen ausschließlich zu privaten und nicht-kommerziellen Zwecken erfolgen. Eine darüber hinausgehende unerlaubte Verwendung, Reproduktion oder Weitergabe einzelner Inhalte oder Bilder können sowohl zivil- als auch strafrechtlich verfolgt werden.

telle, France Angleterre: Conflicts d'images et influences sur l'engagement révolutionnaire en France septentrionale, in M. Vovelle ed., *L'Image de la Révolution Française*, Oxford 1989-90, 608-613.

Similarly, Niedhart's valuable essay could have been supplemented by some discussion of recent British work particularly Anne Deighton's *The Impossible Peace; Britain, the Division of Germany, and the Origins of the Cold War*, Oxford 1990, and S. Dockrill, *Britain's Policy for West German Rearmament*, Cambridge 1991. They show that in the early 1950s the British were less enthusiastic than the Americans about rearming the West Germans and integrating them into NATO, although they overcame their doubts in order to please the Americans. Niedhart's collection is disparate, but it addresses an important theme and will be required reading for all those interested in the topic.

Jeremy BLACK, Durham

HORST LADEMACHER, *Die Niederlande: politische Kultur zwischen Individualität und Anpassung*, Berlin (Propyläen Verlag) 1993, 742 S., 96 Taf., Karten (= Propyläen Geschichte Europas, Ergänzungsband).

Dix ans après sa «*Geschichte der Niederlande*» (Darmstadt 1983), dont j'ai pu dire l'excellence ici-même (*Francia*, vol. 12, 1984, pp. 919-920), le professeur Horst Lademacher, maintenant directeur de l'Institut d'études néerlandaises à Münster, récidive avec une nouvelle histoire monumentale des Pays-Bas, deux fois plus grosse. L'ouvrage est soigné à la façon qui fait la réputation du Propyläen-Verlag: une cassette de protection, une reliure de qualité, une impression impeccable sur du beau papier destiné à durer, 96 planches hors-texte, dont 32 en couleur superbement imprimées, une chronologie, 30 pages de bibliographie, des tables de noms de lieux et de personnes – bref, un vrai ouvrage de référence qui fait honneur à la tradition éditoriale allemande. La seule note critique – mais elle vaut pour quasi tous les ouvrages d'histoire néerlandaise imprimés à l'étranger – concernerait les cartes, rares et assez peu soignées. La carte du degré d'urbanisation au XV<sup>e</sup> siècle (p. 23), bonne en soi, souffre d'un décalage d'impression entre le fond de carte et le réseau de villes représenté, ce qui la rend très difficile à lire. Surtout, le dessin et la composition des cartes historiques suivent souvent une logique impénétrable pour l'historien averti, sans parler des anachronismes: pourquoi, sur la carte de 1648, avoir représenté Schoonhoven au lieu de Delft et Gouda; pourquoi Elburg, déjà une toute petite ville morte, au lieu de Kampen et Zutphen; pourquoi la forteresse de Willemstad (d'ailleurs mal située, tout comme Doesburg) et non Zierikzee, capitale européenne de la garance? Où se trouvent Enkhuizen et Zaandam, villes clés de l'histoire économique du XVII<sup>e</sup> siècle? Souhaitons qu'une nouvelle édition de cet ouvrage permette de présenter des cartes plus systématiques, mieux réfléchies et plus raffinées, et peut-être aussi en plus grand nombre.

Le mot «histoire» ne figure pas dans le titre de cet ouvrage et c'est sans doute à dessein. De son propre aveu, le but de l'auteur n'était pas de présenter une nouvelle histoire des Pays-Bas, mais de «représenter l'identité nationale des Pays-Bas comme le résultat, chaque fois retransmis, d'un processus de croissance conditionné par de multiples variables» (p. 12). C'est donc un ouvrage à thèse, même si dans le corps du narratif la thèse reste souvent assez implicite. Mais la formule même de l'objectif du livre nous annonce un récit historique et c'est bien ainsi que l'ouvrage a été composé. Sans que cela soit manifesté clairement dans l'introduction, Lademacher adopte en fait le plan de sa synthèse de 1983. Rien d'étonnant à cela. L'auteur ne renie pas les convictions historiques qu'il a exprimées dans le passé. Bien au contraire, il les raffine plutôt, en les replaçant dans une problématique nouvelle.

D'emblée, Lademacher nous fournit quelques clés pour suivre sa démonstration. Il ne veut pas mettre l'accent sur la politique extérieure mais se concentrer sur la politique intérieure, la

société et la culture. Le sous-titre de son ouvrage comporte d'ailleurs le mot clé ›politische Kultur‹ qui semble comme un équivalent du terme ›identité nationale‹. La culture politique néerlandaise se caractérise pour lui fondamentalement par le rejet du centralisme étatique. Dans la vision de Lademacher, toute l'histoire des Pays-Bas tourne autour de cette attitude viscérale: l'amour de l'autonomie et de la liberté dans une communauté quasi prédestinée. Le rejet du centralisme et de la bureaucratie étatiques aurait pu conduire les Néerlandais à un particularisme négateur et vieillot. Dans la vision de Lademacher, ce danger fut dès le XVII<sup>e</sup> siècle conjuré par la construction positive d'une nouvelle société avec un nouvel art de vivre et de penser, légitimé par une nouvelle religion (le calvinisme) et exprimé dans une nouvelle structure politique (la République fédérative) qui à son tour puise dans un nouvel idéal (le libéralisme bourgeois). L'organisation de son livre claironne ces convictions: les hauts et les bas de l'histoire néerlandaise correspondent au degré d'obéissance que les Néerlandais ont manifesté à l'égard de ce fondement de leur identité, qui chez Lademacher devient presque un destin national. A cet égard, la synthèse de 1993 révèle et approfondit les ressorts du livre de 1983. Lademacher se rapproche aussi des positions de cet autre grand historien allemand spécialiste de la République néerlandaise, Heinz Schilling, sans toutefois atteindre la force des analyses sociales de ce dernier. Le point fort de Lademacher, c'est l'analyse politique qui s'ancre dans les formes d'organisation de la société globale.

L'aveu de ce présupposé sur l'identité néerlandaise fait maintenant mieux comprendre pourquoi la synthèse de 1993, tout comme celle de 1983, ne commencent toutes deux qu'à la fin du Moyen Age, par l'analyse des relations entre Néerlandais et État bourguignon. C'est là, en effet, que pour la première fois le pays tout entier s'explique sur le centralisme étatique et s'oppose ou se rallie à une puissance considérée comme étrangère. Mais le conflit reste indécis. Aussi l'épisode bourguignon n'est-il qu'un prélude à la Révolte contre les Habsbourg, un siècle plus tard, elle-même suivie par la constitution de la République des Provinces-Unies. Pour Lademacher, toute la modernité des Pays-Bas remonte à la curieuse construction politique, doublée d'un projet de société, que cette période a engendrés. La République fédérative néerlandaise, anomalie apparente dans une Europe de monarchies centralisées, pouvait s'avérer viable parce qu'elle était l'expression d'attitudes et d'idéaux plus profonde et qu'elle reflétait les assises solides d'une société prospère, économiquement, socialement, culturellement. Le regard un peu idyllique et teinté d'une nostalgie à peine voilée que Lademacher jette parfois sur ce Siècle d'Or, emboîte curieusement le pas à l'invention de la nationalité néerlandaise qui fut l'apport principal du XIX<sup>e</sup> siècle. L'alibi du Siècle d'Or que le XIX<sup>e</sup> siècle a donné à la nation politique pour mieux pouvoir la coiffer d'un véritable nationalisme culturel, retrouve un écho profond chez Lademacher qui apparaît ici, en quelque sorte, plus nationaliste que les Néerlandais eux-mêmes. Au fond, il ne connaît que deux phases dans la singularité néerlandaise: le siècle de sa suprême expression (le XVII<sup>e</sup>), où le désir de liberté et d'autonomie fut avant tout un fait social, et celui de sa reprise par l'État national (le XIX<sup>e</sup>). Celle-ci conduisait à une double politique, atypique dans l'Europe de ce temps: d'une part, le neutralisme de l'État vers l'extérieur et, d'autre part, son abstinence dans l'organisation interne de la société, aboutissant à un système élaboré de ›piliers‹ idéologiques et religieux qui soutenaient l'édifice social. Toutefois, depuis le zénith du XVII<sup>e</sup> siècle, Lademacher ne perçoit guère que du déclin. Le XVIII<sup>e</sup> siècle se résume chez lui dans une suite de luttes intestines stériles. Non sans quelque mépris, la Révolution batave ne mérite que l'épithète d'›époque française‹. Le XX<sup>e</sup> siècle lui-même met Lademacher dans un curieux embarras, dans la mesure où, l'époque du cloisonnement idéologique et religieux finie, les Pays-Bas semblent s'écarter de plus en plus de l'idéal qu'il leur attribue comme une sorte d'essence d'eux-mêmes. Si l'intermède de la Seconde Guerre Mondiale lui inspire une soixantaine de ses meilleures pages, l'après-guerre ne cadre plus du tout dans son narratif. Quinze pages résument sans enthousiasme, dans un récit plat, ›la consolidation et le changement‹ intervenus depuis les années 1950. Une vraie conclusion fait défaut. Le renvoi

répété aux analyses d'Ernest Zahn («Das unbekante Holland», Berlin 1984) apparaît ici comme un pis-aller.

L'on doit, bien sûr, se demander si une thèse qui à la longue résiste mal à l'épreuve des faits, ne mérite pas correction. Cela vaut en particulier pour tout ce qui concerne l'après-XVII<sup>e</sup> siècle. Car la permanence dans la vie nationale des idéaux et des acquis du Siècle d'Or, au-delà des Révolutions qui sont ici ramenées à un intermède déplorable mais sans importance, n'est au fond qu'une lecture possible, inscrite dans le discours que le XIX<sup>e</sup> siècle tenait sur lui-même et dont la validité demeure à vérifier. Une autre thèse serait possible qui insisterait davantage, non sur la normalité du Siècle d'Or et son caractère normatif à longue échéance, mais sur son caractère exceptionnel. Sans évacuer pour autant ce que ce siècle a apporté aux changements qui ont pu modifier en profondeur le cours de l'histoire néerlandaise. L'on sait maintenant, par exemple, que les systèmes de «pillarization» étaient beaucoup plus fréquents dans l'Europe du XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècle que l'on ne pensait naguère, et l'une des énigmes de l'histoire néerlandaise qui demeurent inexplicables dans le narratif de Lademacher est l'unification selon toute apparence profonde du territoire national en moins d'un siècle, après plusieurs siècles de fédéralisme centrifuge et, par moments, de particularisme féroce. On se demandera, à cet égard, s'il n'y a pas décalage entre l'idée centrale du livre et la démonstration de l'auteur. Car la démonstration du désir d'autonomie et de la culture bourgeoise et libérale du XVII<sup>e</sup> siècle met en avant une culture politique qui, dans la République des Sept Provinces-Unies, était elle-même chargée d'une volonté de domination interne et d'un centralisme quasi-étatique hollandais par rapport aux autres territoires. Le narratif n'eût-il pas été plus convainquant si une véritable interaction entre les intérêts des provinces eût été mise à jour? Et si, au lieu de pousser son interprétation dans le sens d'un monolithisme calvino-liberalo-bourgeois, il eût montré les forces de différenciation qui, dans une autre optique, constitueraient plutôt la richesse et la singularité de la vie sociale du XVII<sup>e</sup> siècle hollandais?

Lademacher est peut-être trop historien politique, trop peu historien de la société et de la culture, pour conduire lui-même à terme l'intégralité de son dessein initial. Il craint de toute évidence aussi bien le chiffre que le graphique; l'analyse des rapports sociaux demeure schématique et les traces d'anthropologie historique restent à la surface. Les chapitres sur la culture, enfin, en sont restés à une vision assez traditionnelle. Depuis l'ouvrage de 1983 elle a bien été mise à jour à l'aide de quelques-uns des travaux parus récemment (quoique pas toujours les plus adéquats), mais la perspective générale n'a pas été modifiée. Bien sûr, tout ceci n'est pas vraiment un reproche, car personne ne peut tout faire ni tout lire – mais ce constat limite la validité du dessein initial. A mon sens, l'identité néerlandaise n'est pas uniquement une affaire de culture politique ou de vie publique, et je doute fort que l'on puisse emprisonner un pays dans une évolution quasi linéaire de cinq siècles. Il n'en reste pas moins que le lecteur trouvera ici une synthèse riche et pleine de l'histoire des Pays-Bas. En raison même de l'engagement personnel de l'auteur, ce livre mérite méditation. Il servira, enfin, d'antidote salutaire à un européanisme trop facile.

Willem FRIJHOFF, Rotterdam

KURT ANDERMANN (Hg.), *Residenzen. Aspekte hauptstädtischer Zentralität von der frühen Neuzeit bis zum Ende der Monarchie*, Sigmaringen (Thorbecke Verlag) 1992, 463 p. (Ober-rheinische Studien, 10).

Grâce à cette publication des actes d'un colloque tenu en 1990, nous disposons désormais d'un dossier très complet sur les résidences dans la partie sud-ouest du Saint Empire. 39 illustrations dont une en couleurs et un index des noms de lieux et de personnes facilitent la lecture. L'approche est double, unissant des synthèses thématiques sur la topographie, l'architecture ou la démographie, à des monographies plus fouillées concernant les